Document generated on 10/11/2024 10:45 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Réveil

Rachelle Renaud

Number 67, Spring 1996

La croyance

URI: https://id.erudit.org/iderudit/13816ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Renaud, R. (1996). Réveil. *Moebius*, (67), 89–94.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Réveil

Rachelle Renaud

Lucien s'arrachait de peine et de misère au pays de ses rêves. Quand l'hiver s'installait pour de bon, le lever du lit pouvait durer des heures. Sa bouillotte en caoutchouc, encore un peu tiède, lui réchauffait les reins comme le corps d'une femme. Ses gros bas de laine n'avaient pas envie de reprendre le petit train-train du matin. Il dut même acheter une minuterie, branchée à la cafetière, afin de pouvoir sortir de sa torpeur sans trop se faire violence. L'odeur du café s'infiltrait dans sa tête telle une musique.

Le matin, il se rasait, prenait sa douche, sortait acheter le journal au dépanneur du coin. Assis à la table de cuisine, une tasse fumante à la main, tranquillement pas vite en possession de ses moyens, il faisait de son mieux pour s'intéresser à la valeur du dollar, aux caprices du gouvernement en matière d'éducation et de santé. Mais ce qui le passionnait surtout, c'était la météo et le prix des denrées agricoles.

Lucien Laporte ne s'était jamais compté parmi les gros agriculteurs de maïs de la région. Ses voisins, choyés d'une progéniture nombreuse et dévouée, s'étaient peu à peu emparés de toutes les terres avoisinantes; dès qu'un vieux mourait, on faisait la cour à la veuve qui, démunie, signait n'importe quoi. Lucien se vantait du fait que les Leroux lui avaient payé ses deux cents arpents les yeux de la tête. Il pouvait ainsi louer un bel appartement au centre-ville de Trois-Rivières et vivre dans un confort qu'il n'avait jamais connu auparavant.

Au village de Saint-Louis-de-France, dans le temps, on le plaignait. Son fils unique avait fait carrière dans les beaux-arts et s'était établi au-delà des Rocheuses. Sa femme Jeannette était morte à la fin de la quarantaine, une femme dont le balancement des hanches en avait fait rêver plusieurs. Mais Lucien se considérait chanceux. Il avait aimé cultiver ses champs comme dans le bon vieux temps, faisant fi des nouvelles techniques, il avait passé mille et une nuits avec la reine du canton.

À sa retraite, Lucien dut avouer que le travail manuel lui manquait. Pendant sa première année à Trois-Rivières, il avait fait du bénévolat dans un atelier de menuiserie pour handicapés. Mais les vains efforts de ces pauvres diables qui s'éreintaient à amancher quelque chose qui avait de l'allure l'attristaient. Il ne pouvait plus soutenir leurs regards face à son jugement, lui qui cachait très mal son idée sur le fruit de leur travail.

Il avait ensuite songé à se faire embaucher par la municipalité pour l'entretien des parcs de la ville. Il s'était présenté au bureau des ressources humaines de l'hôtel de ville, avait religieusement complété sa demande d'emploi aux services communautaires, avait pendant des semaines attendu la réponse. Mais c'était la ruée aux quelques emplois disponibles, surtout aux travaux publics. On n'embauchait, comme de raison, que les jeunes chômeurs, victimes de la fermeture du Moulin de l'International. Lucien Laporte tournait dans le beurre.

Alors, chaque matin, après avoir lu son journal, l'ancien agriculteur se promenait dans les parcs mal entretenus ; le filet de fumée de sa pipe l'accompagnait comme une bulle de bande dessinée où rien n'était rose. Malgré son humeur égale, il commençait à maugréer contre tout : le temps qu'il faisait, les voisins bruyants, la qualité des fruits et des légumes chez l'épicier. « Coudon', Hector, t'appelles-tu ça du blé d'Inde, toé ? J'en donnerais même pas à mes cochons ! »

Avec l'arrivée de l'hiver, il s'ennuyait de son fils installé en Colombie. Victor, doux de caractère comme sa mère, avait aussi son petit côté tête de pioche. Sa femme Jeannette disait que cela ne l'étonnait pas : « Son père tout craché ! » Ce fils chéri ne répondait que rarement aux lettres de son père, ne lui téléphonait presque plus.

Depuis une bonne escousse, Lucien se demandait bien pour quelle raison il n'avait pas eu de ses nouvelles. Il lui avait laissé plusieurs messages sur sa patente de répondeur et, quant à ses amis, il ne les connaissait pas du tout. La veille de Noël, il avait essayé de le rejoindre. Peine perdue. Ce ne fut pas la voix de son fils qu'il entendit à l'autre bout du fil et du pays, mais un message enregistré. *There is no service at the number you have dialed.* La téléphoniste au service à la clientèle de Vancouver lui annonça qu'on avait débranché le téléphone le 30 novembre. C'était quand même assez curieux.

Lucien négligeait ses promenades, passait des heures devant le petit écran. Puisqu'il pouvait regarder les nouvelles à la télé, il ne sortait plus acheter le journal. Une fois par semaine, le vendredi, il s'approvisionnait d'aliments et de tabac. Il pouvait ensuite se réfugier dans sa forteresse et rêver de temps meilleurs.

Il fumait de plus en plus, lisait maintenant du Simenon, tant admiré de sa Jeannette, enviait à l'inspecteur Maigret les petites attentions de sa femme. Il aimait surtout comment les humeurs de Maigret étaient dictées par les caprices du temps : les jours de pluie, il était mal réveillé ; les soirs d'hiver, où une neige ouateuse emmitouflait Paris, il prenait des airs de poète. Comme son héros, Lucien commençait à mieux apprécier le cognac. Il fumait comme une cheminée.

La veille du jour de l'An, il se leva avec encore plus de mal que d'habitude. Il dut faire un deuxième pot de café ; le liquide sur le réchaud depuis deux bonnes heures ressemblait à de la mélasse. Il était dix heures passées. Sa gueule de bois et sa tête boucanée n'y étaient pas pour rien.

Mais il y avait plus que cela. Lucien ressentait un malaise sans nom, une menace qui planait. Il se disait que son état résultait probablement d'un mauvais rêve dont il avait perdu le fil en se réveillant. Il s'affaira à préparer son café, humant longuement les grains au fond de leur boîte.

La cafetière ronronnait ; Lucien se rendit à la salle de bains. À son retour à la cuisine toute baignée de lumière, il ne put s'empêcher de sourire. Il faisait un temps magnifique. Lorsqu'il regarda par la fenêtre du salon pour voir le fleuve miroiter sous le ciel clair, il dut cligner des yeux à cause de la lueur aveuglante de ce matin blanc. Comme d'habitude, il scruta la rue. Le commerçant d'en face avait

déjà pelleté la neige abondante du trottoir. Quelques clients enthousiastes, la tête fourmillante de beaux projets, s'empressaient pour entrer dans la quincaillerie.

Soudain, Lucien remarqua un homme debout devant la vitrine. C'était un homme assez jeune, d'une trentaine d'années, il avait le visage à moitié caché par un chapeau de feutre. Pas de bottes, des petits souliers fins, noirs comme du charbon, qui brillaient au soleil. Le grand gaillard, avec rien qu'un imperméable sur le dos, tremblait comme une feuille. Il dansait sur place, frappait dans ses mains pour se réchauffer. Ses gants de daim ne pouvaient rien contre la morsure du froid. Le pauvre diable n'était sûrement pas un gars de la place ni un commis voyageur averti.

Lucien se rasa, prit une bonne douche chaude, fredonna une chanson. Il décida d'aller faire un tour au parc du coin.

À la sortie du bloc d'appartements, il releva le col de son gros manteau de laine, prit une bouffée d'air qui lui brûla les poumons. Il faisait un froid glacial. La neige crissait sous ses pas. Rendu au parc, il était content de voir quelques gamins qui glissaient en toboggan sur la petite côte. Il se remémorait les bons moments passés avec son fils à faire de la pêche sur glace. Victor semblait raffoler du froid, c'était comme si cet élément mystérieux lui dictait un comportement fou et exalté. Lucien inhala l'air jusqu'à ce que ça lui fasse mal. Il se sentit soudainement rajeuni, ébloui par la lumière et le froid.

Il ne suivit pas son circuit habituel au milieu du parc, mais se promena plutôt à la périphérie, le long des trottoirs déblayés. La vapeur de sa respiration le suivait comme sa propre pensée.

Il entendit soudain craquer la neige derrière lui. Des pas furtifs, ensuite précipités. Il se retourna, vit briller un nez rouge sous un chapeau de feutre. Il s'arrêta net. La physionomie du jeune homme était empreinte d'une tristesse infinie. Lucien eut peur.

— Eh bien, jeune homme, on aime ça, l'hiver québécois ?

— ILL fait tRRès fRRoid, n'est-ce pâs ? dit-il d'un gros accent anglais.

— D'où venez-vous ? De Miami ?

— Je ne sOUis pas améRRicain, monsieur. Je sOUis de *British Columbia.*

Lucien eut un sursaut.

— Vous êtes monsieur LapoRRte, n'est-ce pâs?

— Oui, et vous, qui êtes-vous?

— PaRdONN, monsieur?

— Comment vous appelez-vous, monsieur?

— Je m'appeLLe Clyde Simpson. Je sOUis l'ami de votRRe gaRRçon VictoRR.

— Ah oui? Comment va-t-il? Vous avez eu de ses nouvelles?

— *Sir, do you mind if I speak English*?

— Je parle pas bien l'anglais, mais je le comprends. Oui, oui, vas-y!

— *Mister Laporte, I've been trying to reach you for weeks. I only just found out that VictoRR was from this part of KWébec. And with all the Laportes in TRWA-RRièRRes, well, I was no further ahead, you see. When I finally did find you, I've been in town for a couple of days, you know, well, I... I just didn't have the courage to break the news to you.*

Malgré les conseils de ses amis natifs de la région, Victor avait décidé de faire une promenade le long de la côte afin de faire des croquis en vue de son exposition au printemps. Il allait prendre un traversier jusqu'à Campbell River et, là, il louerait un canot pour la semaine. Clyde avait bel et bien reçu une carte postale de lui, mise à la poste à Campbell River. Le Québécois errant insistait toujours pour écrire en français à ses amis inglôphônes, question de leur expliquer par après les nuances de sa langue. « Salut, mon vieux! On me dit que l'hiver peut s'installer très vite par ici, que c'est pas recommandé de faire un trajet le long de la côte début novembre. Voyons, j'ai pas peur des tempêtes de neige, moi. Je suis un gars du Québec, j'en ai déjà vu des hivers rigoureux. Inquiète-toi pas, j'ai quand même apporté mon anorak et mes grosses bottes. Je pars demain. À bientôt! Victor. »

Comme de raison, une grosse tempête de neige le surprit. Les secouristes le cherchèrent pendant des semaines, en vain. Il avait disparu sans laisser de trace.

Lucien serra le bras du jeune homme d'un geste de naufragé. Il respirait l'air glacial en saccades, comme un noyé.

Le lendemain matin, à huit heures tapantes, la minuterie fit démarrer la cafetière, laquelle chanta sa petite musique du matin. Lucien Laporte, étendu sur son lit, les yeux grands ouverts, ne bougea pas d'un poil. La sonnerie du téléphone résonna avec fracas. Lucien sursauta. Il se leva, se précipita vers l'appareil noir et menaçant qui était là sur la table de cuisine. Il décrocha.

— Salut, p'pa ! Bonne et heureuse année !!!

— Mais...

— Qu'est-ce qu'y a, p'pa ? C'est moi, ton fils de British California ! Je gage que tu pensais que je t'avais oublié, hein ? T'as passé de belles Fêtes ? T'es allé chez matante Thérèse ?

— Victor ??? Mais je pensais que... C'est-à-dire, ton ami Clyde m'a dit que...

— T'as parlé à Clyde ???

— Oui, y avait affaire à Montréal et y a décidé de faire un petit tour à Trois-Rivières. Y part aujourd'hui, y prend l'autobus de midi pour Montréal.

— Mais là, je comprends pourquoi ça répondait pas chez lui... Je viens de l'appeler. Je suis à Campbell River... Mais en quel honneur est-il allé à Trois-Rivières ?

— Victor, y est venu m'annoncer... ta mort.

— Ma quoi ??? Ma mort ??? Tabarnak, y est-tu fou ? Eh ben, p'pa, j'suis pas mort, j'suis ben en vie ! Voyons donc, ça prendrait ben plus qu'une tempête de feluette pour nous faire crever ! Aïe, réveille, p'pa !